

Olivier Ginestet

Le Pont

Roman



Du même auteur :

Emile Combes, Geste éditions, 2006

Michel Crépeau, préface de Vincent Peillon, Geste Editions, 2008

Lucas et la forêt des loups, musique Laurent Jacquier, création Jean-Louis Foulquier et Orchestre d'Harmonie de la Ville de La Rochelle, 2012

Le maire novateur, in *Maires Courage de La Rochelle*, (dir. Olivier Lebleu), Le Croît vif, 2014

A Sandra, Léo et Louis

EXTRAIT

« Il existe plusieurs réalités. Il n'y a pas qu'un seul monde. Il y en a plusieurs, et ils existent tous parallèlement les uns aux autres, mondes et antimondes, mondes et mondes fantômes, et chacun d'entre eux est rêvé ou imaginé ou écrit par un habitant d'un autre monde. Chaque monde est la création d'un esprit. »

Seul dans le noir
Paul Auster

« Je dors, bien. Je me réveille, mal. Je me lève pour ne pas retomber dans les bras de Morphée. Je vais préparer du café. Les yeux pleins de sommeil, je regarde le goutte-à-goutte de la cafetière. Je pense au temps qui s'écoule. Je me laisse bercer par le ronronnement de la machine. Je sens le parfum du café. Je pose ma tête sur la table. Je me rendors. »

Je faisais régulièrement ce rêve. Je me réveillais le soir, la nuit, le matin avec la sensation d'avoir réellement vécu ce qui n'était que le fruit de mon imagination. Alors, parfois, je me levais et j'allais préparer du café.

Nathalie, mon ex-femme, me conseilla d'aller voir un psy. Elle répétait sans cesse que je ne l'écoutais pas. Je fis pourtant un effort en débutant une thérapie. Mais, bien malgré moi, cette première expérience fut un échec. Non seulement j'étais toujours obsédé par mes rêves, mais en plus j'étais tombé amoureux de ma psychanalyste.

Les premières séances manquaient cruellement de passion. Lorsque j'entrais dans le cabinet, je prenais place sur le divan et me plongeais dans un profond silence. Je ne prononçais aucun mot. Le docteur Meyer, une jeune psychanalyste, mettait un terme à notre rendez-vous hebdomadaire en répétant toujours le même rituel.

– Bien. Nous progressons, disait-elle. A la semaine prochaine, Monsieur Besson.

Ce petit jeu dura plus de deux mois. Puis, un jour, alors que je prenais place sur le divan, elle débuta la séance en m'annonçant la sentence.

– Monsieur Besson, votre thérapie est terminée, affirma-t-elle. Nous ne nous verrons pas la semaine prochaine.

Ces quelques mots résonnèrent dans ma tête,

l'écho de sa voix me fit trembler et des sueurs froides trahirent mon malaise. Je ne parvins pas à me tourner vers mon bourreau, mais je sortis peu à peu de mon mutisme. Le stratagème avait fonctionné, le piège s'était refermé sur moi. Sans jamais avoir été mentionnées, les clauses du contrat étaient devenues claires. Si je voulais poursuivre, je devais libérer la parole. Et je découvris avec étonnement, que je ne voulais pas interrompre ma thérapie.

Les vannes étaient ouvertes. Je réussis à parler de mon enfance marginale, de mon adolescence suicidaire, de la mort de mon grand-père lorsque j'avais sept ans, de celle de mes parents lorsque j'en avais vingt. La mort semblait m'obnubiler. Comment avais-je pu l'ignorer ? J'avais accepté sa compagnie très jeune. Mes parents en avaient souffert jusqu'à leur propre mort. Je me suis même demandé si je ne les avais pas tués à petit feu. Difficile d'avoir la mort pour belle-fille. Leur disparition brutale dans un accident de voiture, auquel j'étais totalement étranger, ne fut jamais suffisante pour m'ôter toute culpabilité.

Ma mère était institutrice. Elle était passionnée par son métier et je crois pouvoir dire qu'elle avait trouvé sa vocation. Elle aimait les enfants sur qui elle exerçait une certaine autorité. Je me rends compte aujourd'hui que j'éprouvais de la jalousie à l'égard de ses élèves. Quand j'étais scolarisé dans l'école où elle enseignait, j'avais du mal à la partager avec les autres enfants. Je ne disais rien. Je restais dans mon coin. J'arrivais à me

faire oublier jusqu'à ce que je pette les plombs et déclenche une violente bagarre contre un ou plusieurs camarades. Là, tout le monde pouvait me remarquer, même ma propre mère. J'étais alors sévèrement puni. Mais au moins, elle s'occupait de moi. A la maison, nous avions une relation fusionnelle. Je ne comprenais pas pourquoi elle devait se comporter autrement à l'école. Je crois que je lui en voulais. Je lui en voulais d'aimer ses élèves. Je lui en voulais d'être aimée par eux. Je lui en voulais de ne pas réussir à me canaliser comme elle savait le faire avec mes camarades. Aujourd'hui, je ne lui en veux plus, mais elle ne le saura jamais.

Mon père dirigeait une petite entreprise de maçonnerie. Il travaillait beaucoup. Je ne le voyais pas souvent et lorsqu'il était à la maison il n'était pas vraiment présent. Pourtant, je ne lui en voulais pas. Je ne sais pas pourquoi. Nous n'avons jamais été très proches. Je l'accompagnai sur les chantiers à partir de treize ou quatorze ans. Je faisais mon maximum pour être utile aux ouvriers. Je ne voulais pas apparaître comme un fils à papa encombrant. Je crois que mes efforts étaient payants. Je me souviens des maçons qui m'encourageaient. Mais mon père, lui, ne me faisait jamais de compliment. Il ne me dénigrait pas non plus. Il faisait son boulot. Je faisais le mien. Que fallait-il attendre de plus ? Le soir on rentrait à la maison dans le même camion. Nous ne parlions presque pas. Quand ma mère nous demandait si nous